

7. Conclusion générale

Au terme de notre étude sur la théologie et la méthodologie du Père Chenu, ce serait une erreur de perspective, presque une trahison, de penser que ce théologien appartient au passé. L'histoire qu'il a servie peut le servir à son tour. Marie-Dominique Chenu a vécu l'Évangile dans son temps, « ce temps qu'il a reçu comme nous, mais qu'il a éclairé et marqué, combien mieux que nous, à un niveau que seuls atteignent les prophètes : Gandhi, Foucauld, Teilhard de Chardin, Jean XXIII »¹¹⁰⁴. Le Père Chenu est un prophète, un témoin de la Parole de Dieu en action dans l'histoire.

Pour bien structurer la fin de notre étude sur la théologie de Marie-Dominique Chenu, nous suggérons un itinéraire qui aura quatre étapes. La première fixera les acquis de notre travail concernant la théologie du Père Chenu dont nous nous sommes inspiré pour réfléchir sur la méthodologie de l'intégration communautaire. La seconde soulignera tout particulièrement notre apport personnel à cette élucidation. La troisième tentera d'indiquer les implications pour la théologie africaine. La quatrième enfin fera quelques observations et formulera des requêtes pour la théologie d'aujourd'hui.

7.1. L'HÉRITAGE QUE LE PÈRE CHENU NOUS A LAISSÉ: CONVIVANCE, PRÉSENCE, ÉCOUTE

L'héritage essentiel de la théologie de Marie-Dominique Chenu est la réhabilitation du facteur historique dans la constitution des conduites et de l'intelligence croyantes.

Ce maître en théologie, qui est avant tout un homme libre, un vivant, un frère, nous a appris à vivre avec la même attention, aussi bien dans la foi et l'obéissance que dans le quotidien, dans la vie militante et ouvrière. Dans la période pré-conciliaire cette attention accordée aux provocations et aux ressources de l'histoire n'allait pas sans risques pour un théologien. C'est ce qui valut au théologien dominicain des déboires considérables dans son double ministère de prêtre et de théologien. Cependant, aujourd'hui encore, des zones d'ombre demeurent sur le motif réel de sa condamnation. Il est probable que son attention à la

¹¹⁰⁴. J. ROBERT, *L'Évangile dans le temps du Père Chenu*, dans TC 1073 (jeudi 28 janvier 1965), p. 20.

détresse du monde, son option flagrante pour les exclus, les colonisés, les discriminés raciaux¹¹⁰⁵, ait dérangé à l'époque. Mais pouvait-il en être autrement ?

En effet, là où les enfants sont jetés dans la rue, là où l'on expulse les immigrés, là où l'on fait travailler l'indigent en noir, là où le puissant occupe par la force la parcelle du faible, là où le mari bat quotidiennement sa femme, là où les frères se font la guerre, c'est là que la Parole de Dieu est en danger. C'est aussi dans ces milieux que la théologie, selon Chenu, doit trouver la matière essentielle pour sa construction. Le théologien dominicain ne vivait pas dans un monde à part.

Lorsque la Parole de Dieu est menacée, il devient urgent pour le théologien, en tant que témoin de cette parole, de dénoncer les injustices et d'annoncer en même temps la Bonne Nouvelle de la vie. Paraphrasant saint Paul, on peut dire que faire théologie n'est pas un sujet de gloire, mais c'est une nécessité qui incombe au théologien¹¹⁰⁶. Faire théologie, c'est traduire aujourd'hui le regard et la parole sur l'histoire, lointaine ou récente, en un acte, un engagement qui ouvre des portes à l'avenir, celui du monde, comme celui du Royaume.

Prophète, le théologien doit parler pour l'intérêt de la communauté. Or, nous savons que, *a posteriori*, le prophète – comme Jésus – paye souvent très cher sa fidélité à Dieu et son opposition aux puissants. La vie du témoin peut être en danger autant que celle de la victime à laquelle on rend témoignage. Dans ce cas, témoigner devient dangereux, voire suicidaire. Cela peut justifier pourquoi certains théologiens préfèrent le silence ou l'indifférence. Il faut donc une grande foi en Dieu pour pouvoir avoir confiance en l'homme. Le Père Chenu était un homme de foi, il était un théologien en liberté.

Rappelons une fois de plus que le Père Chenu est entré en théologie dans un contexte de contestation contre une certaine théologie « prêt-à-porter », ayant, ou presque, des réponses à toutes situations, mais aussi dans un moment où le catholicisme français essayait de reconquérir son prestige quelque peu terni par la loi du 9 décembre 1905, relative à la séparation des Églises et de l'État. Cette séparation était l'aboutissement de la sécularisation de l'État ; c'était le sommet de la confrontation entre l'Église catholique et la République. Il est inutile d'ajouter que cette loi eut de graves conséquences pour la vie de l'Église et la foi des fidèles dans les années trente.

¹¹⁰⁵. Cf. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 121.

¹¹⁰⁶. Cf. 1 Co 9,16 : « Annoncer l'Évangile en effet n'est pas pour moi un titre de gloire, c'est une nécessité qui m'incombe. Oui, malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile ».

Certains milieux pauvres, notamment le monde ouvrier, ayant perdu confiance en l'Évangile, devenaient la terre de prédilection des idéologies marxiste et laïque, farouchement opposées à l'enseignement du magistère. Le catholicisme français était en crise. C'est donc sur un fond de crise que surgira une génération nouvelle de théologiens – ce qui est autre chose qu'une « théologie nouvelle ». Une génération nouvelle, à la taille des besoins de l'Église et du monde. La nouvelle génération des théologiens avait le souci de s'ouvrir aux appels des contemporains, afin de prendre en compte leurs préoccupations quotidiennes. Mais leur tâche ne fut pas facile, vu l'impressionnant appareil de dissuasion que le pouvoir ecclésial avait mis en place contre les « infidèles ».

Notre auteur l'avait appris à ses dépens, parce qu'il avait choisi d'être à l'écoute du monde qui l'entourait et dans lequel il vivait, afin d'y déceler la présence de Dieu. Mais soulignons que ce fut aussi sa chance, car le Père Chenu deviendra par le fait même l'un des précurseurs du concile Vatican II. On peut dire que sa théologie avait ouvert les yeux des Pères sur les mouvements les plus profonds de l'Église et lui avait permis d'ouvrir une ère nouvelle dégagée de « l'ère constantinienne ».

Avant ces nouveaux maîtres, il y avait des théologies, de belles pièces de théologies, en France comme ailleurs. Il existait, comme il en existe aujourd'hui, plusieurs théories et résolutions élaborées au cours de colloques, semaines ou séminaires théologiques, qui n'ont pas connu, ne fût-ce qu'un début d'exécution. L'urgence s'imposait de mettre en route une théologie qui envisageait la mise en pratique de sa théorie pour sortir effectivement les masses ouvrières de l'insécurité sociale. L'heure n'était donc plus favorable à la spéculation gratuite.

Le programme théologique pour lequel le Père Chenu fut condamné est justement contraire à la pure spéculation. Le théologien dominicain n'allait pas vers les masses ouvrières avec une besace remplie de directives sur la façon de concevoir le travail. Il était plutôt le frère et l'accompagnateur du monde ouvrier dans son vécu quotidien, il écoutait patiemment le battement de son cœur. À la fin de la journée, il rentrait chez lui avec des fiches reprenant les inquiétudes, les aspirations et les espérances des ouvriers. Il s'agit là de la matière première pour sa théologie. Une fois seul dans sa chambre, il essayait de décrypter ses fiches à la lumière de la Parole de Dieu, en les confrontant avec les résultats des sciences humaines et en les situant dans l'actualité de l'événement qu'il voulait étudier. C'est à ce niveau que se construit la théologie, c'est-à-dire la théorisation du réel par voie de contemplation. Le théologien ne procède donc pas à partir du vide ou de l'imagination. Il procède à partir de la réalité. L'expérience de la pensée est donc subjective et exige du théologien une grande inventivité.

En effet, selon Chenu, la théologie de Thomas d'Aquin – devenue une « orthodoxie » après avoir été condamnée par l'Église au Moyen-Âge – « n'est pas née, ne s'est pas développée hors de l'histoire, par une sorte de gestation monstrueuse et si l'on ose dire extra-utérine. Bien au contraire : 'l'effet propre de la liberté spirituelle de saint Thomas, écrit le P. Chenu, et comme la loi de son exercice normal, ce fut cet état d'invention dans lequel se fixa son esprit dans le milieu effervescent et la révolution intellectuelle du XIII^e siècle'. Et donc : 'rejoindre saint Thomas, c'était d'abord retrouver cet état d'invention par lequel précisément l'esprit retourne, comme à la source toujours féconde, à la position des problèmes par-delà les conclusions depuis toujours acquises' »¹¹⁰⁷.

La spéculation ou la systématisation, selon le Père Chenu, est possible après que le théologien a décrypté l'histoire d'amour de Jésus-Christ avec la communauté en travail dans le monde. Selon son programme théologique, c'est cette histoire d'amour, et non l'histoire de la foi, qui est l'objet et le thème de la science théologique. Sinon, comment le théologien aurait-il su parler valablement de Dieu, si Jésus-Christ ne s'était pas fait connaître ? Notre pré-compréhension de la Parole de Dieu n'est rendue possible qu'à partir du jour où le Verbe s'est fait chair.

En d'autres termes, les discours sur Dieu ne nous permettent pas de connaître l'essence de Dieu. Ce que nous pensons de Dieu n'est pas nécessairement ce que Dieu est. Seul celui qui a écouté Dieu peut prétendre en exprimer les termes : « mais comment l'invoquer sans d'abord croire en lui ? Et comment croire sans d'abord l'entendre ? Et comment entendre sans prédicateur ? » (Rm 10,14), s'interroge Paul. Qu'on se mette à les conceptualiser relève d'une autre catégorie. Chez Chenu, l'ontologie ne peut pas précéder la praxis. La spéculation et les commentaires sur Dieu – la Tradition – peuvent être importants, à condition qu'ils résultent de la Parole de Dieu et de l'expérience que la communauté des croyants en fait. Il ne faut donc pas qu'il existe une confusion de Dieu avec l'homme, ou encore de la foi et de la raison. En théologie, c'est l'homme qui parle de la vision de Dieu sur l'homme, sur le monde et sur lui-même, c'est l'expérience de la foi qui donne matière à penser à la raison humaine, non l'inverse.

On peut dire que la théologie de Marie-Dominique Chenu fonctionne en boucle : elle part de l'expérience de la Parole de Dieu en action dans la communauté ; de cette expérience émane la conceptualisation de la théologie, dont les conclusions deviendront le vade-mecum de la communauté. De fait, l'Église ne sera théologiquement créatrice que « lorsqu'elle se fera

¹¹⁰⁷. J.-P. MANIGNE, *À Dieu, Père Chenu*, dans *Actualité religieuse dans le monde* 76 (15 mars 1990), p. 5.

lumière en tant qu'exemple, communauté au service, lieu de gestation d'un type nouveau de société offrant à chacun de ses membres un espace libérateur et promoteur, le faisant cheminer vers l'actualisation plénière de la stature d'homme sauvé par la croix et digne du banquet éternel parce que enfant de Dieu »¹¹⁰⁸.

Dans un temps lourd d'angoisse et de violence, dans nos vies soumises à l'épreuve, où la terreur semble dominer la société post-moderne, le théologien ne doit pas attendre que d'autres commencent pour s'engager dans l'utopie de construire un monde d'amour et de paix, un monde fraternel. Il devrait même être le premier à en rêver et à y croire. Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin. Dans son quartier, dans sa maison peut-être, un vieillard, un enfant souffrent de la faim, un immigré est sans papiers, un handicapé est sans emploi. Il doit rester ouvert à tous les efforts entrepris pour atténuer ce fléau. Son arme reste l'annonce de la Parole de Dieu dans l'impatience de l'amour.

Le Père Chenu a opéré une véritable révolution à l'égard des spiritualismes plus ou moins désincarnés. Les solidarités affirmées dans l'espérance et la lutte l'ont conduit à la solidarité totale dans l'épreuve, comme s'il avait joué avant nous, la profondeur et le risque de l'insertion de l'Évangile – et de la théologie – dans le temps¹¹⁰⁹. L'obsession de Chenu était de remédier à une théologie dont il a sans doute éprouvé les manques et remâché le souvenir fâcheux : « extérieure par son conceptualisme à la foi », capable à la limite de « conceptualiser sans la foi, au lieu d'en être le produit de par l'incarnation de cette foi dans l'esprit humain », la théologie enseignée à son époque traumatisait ses auditeurs. Alors, « produit de la foi, plutôt que générant la foi à partir des Écritures », une telle scolastique induit à une sorte de « pragmatisme intellectuel » dont Chenu reconnaît que par son relativisme elle « choquerait le philosophe »¹¹¹⁰.

La réplique de Chenu à la théologie scolastique était éventuellement provocante. Sa théologie « était littéralement subversive d'une doctrine de manuel où, bien armé de réponses,

¹¹⁰⁸. NGWEY NGOND'A NDENGÉ, *Conditions théologiques d'une contribution de la théologie morale africaine à l'élaboration d'un type de société*, dans *Théologie africaine. Bilan et perspectives, Actes de la Dix-septième Semaine Théologique de Kinshasa (2-8 avril 1989)*, Kinshasa, FGK, 1989, p. 331-338.

¹¹⁰⁹. Cf. J. ROBERT, *a.c.*, p. 20.

¹¹¹⁰. F. GABORIAU, *Trente ans de théologie française. Dérive et genèse*, p. 174-175. Le néothomisme, considéré aussi dans les années trente comme la théologie officielle, ne tenait pas assez compte des légitimes différences qui existent entre les peuples de culture différente. Ses solutions préfabriquées étaient universelles et donc applicables partout. Or, si le théologien est au service d'une communauté et ne peut se définir indépendamment de celle-ci, une question se pose aussitôt : au nom de quel peuple parle-t-il ? D'une communauté particulière ou de l'Église universelle ? La « Parole de vérité » est inséparable de la communauté à laquelle elle s'adresse, même si son auteur peut être considéré comme un « génie universel » – comme saint Thomas pour l'Occident. Les mots « libération » ou « salut » par exemple, ne s'interpréteront pas ici et là de la même manière.

l'intellectuel catholique – en l'espèce presque toujours un clerc – pouvait observer de haut les fluctuations de l'histoire. En exhortant à étudier comment s'était formée la théologie de Thomas d'Aquin, frère prêcheur, dans ce monde nouveau où naissaient les villes et les corporations, où se dégradaient les liens féodaux, Chenu conduisait ses élèves à pratiquer la même liberté inventive face au monde de leur temps. La scission entre doctrine hors du temps et une pastorale à la petite semaine était dépassée au profit d'une réflexion nourrie par l'engagement pastoral et le fécondant en retour »¹¹¹¹.

Le régent Chenu avait appris à ses élèves à examiner les problèmes concrets, matériels. Serviteur parmi les serviteurs, le Père Chenu s'intégrait dans les milieux des masses ouvrières – « les masses pauvres, mon prochain », comme il aimait le dire –, en vue de les aider à vivre dignement et à découvrir le vrai visage du Christ. Il était maître en humanité. Pour conquérir ce titre, Chenu n'avait pas besoin d'attendre l'ordre de la hiérarchie de l'Église, même si, certes, nous ne pouvons pas nier le rôle du magistère dans l'élaboration de la théologie. Celle-ci se construit en fonction d'un donné révélé et doit être interprétée par l'Église. Ce qui la différencie d'ailleurs de la pure histoire ou de la pure philosophie. Mais, pour que le pauvre trouve à manger, pour qu'un dispensaire ou des latrines publiques soient construits, on n'a pas nécessairement besoin d'attendre l'intervention de la hiérarchie.

Le malheur d'une communauté est de ne pas être prête au changement de registre pour s'engager dans une nouvelle voie qui s'impose pour garantir son avenir. Le paternalisme allait être un des plus grands maux que la hiérarchie ecclésiastique ait commis à l'égard des Églises africaines, habituées à la facilité de tout recevoir de l'étranger¹¹¹². On dirait qu'à force de subir l'assistance, « les pauvres finissent par croire qu'ils ne peuvent rien eux-mêmes »¹¹¹³.

Nicolas Berdiaef n'avait-il pas raison d'écrire : « la faim pour soi est une préoccupation matérielle. La faim pour autrui est une préoccupation spirituelle »¹¹¹⁴ ? C'est contre un certain manichéisme et un cléricalisme triomphateur que Marie-Dominique Chenu s'était

¹¹¹¹. J.-P. MANIGNE, *a.c.*, p. 5.

¹¹¹². Cf. J. M. ELA et alii, *Voici le temps des héritiers : Églises d'Afrique et voies nouvelles*, Paris, Karthala, 1981, p. 226 ; cf. aussi J. M. ELA, *Le cri de l'homme africain*, Maryknoll, N.Y., Orbis, 1986, p. 214-228. D'après cet auteur, le vrai problème des Églises africaines serait un problème d'autonomie. Il a peut-être raison. Soulignons toutefois que si jamais cette « liberté d'initiative et d'action » fait défaut, il serait injuste de jeter la pierre au gouvernement central de l'Église catholique, qui chercherait à contrôler dans le détail « toutes les décisions » en matière de pastorale et de discipline ecclésiastique. C'est la tâche des théologiens africains de prendre le risque de libérer le Peuple de Dieu vivant en Afrique de la dépendance vis-à-vis de l'étranger. Chenu nous a appris que la théologie est un métier, elle a aussi ses risques. Mais ce sont ces risques qui la feront vivre.

¹¹¹³. *Ibidem*, p. 240.

¹¹¹⁴. À propos de ce philosophe russe, cf. J. GAÏTH, *Nicolas Berdiaeff : philosophe de la liberté*, Beyrouth, Dar el-Machreq, 1968, 187 p.

levé. Il voulait écrire une théologie de libération pour le peuple¹¹¹⁵. Marie-Dominique Chenu avait consacré toute sa vie à humaniser les masses pauvres. Voilà pourquoi il était vraiment maître en théologie, un titre cher à sa famille religieuse et qu'il acceptait avec une humble fierté.

Il nous semble que le contenu de la foi n'est pas en procès aujourd'hui. C'est l'expression de cette foi qui semble poser problème. Comment pourrait-on prétendre faire le bonheur de quelqu'un sans tenir compte de son histoire, de son vécu quotidien ? Dieu lui-même a eu besoin du « oui » de Marie, c'est-à-dire de l'accord de l'être humain, avant d'amorcer son plan du salut pour l'humanité¹¹¹⁶. L'Incarnation devra rester la meilleure référence des méthodologies théologiques. C'est dans l'histoire des êtres humains que le Fils de Dieu a travaillé pour accomplir sa mission. La foi en Dieu exige impérativement la foi en l'être humain. Il serait difficile, voire impossible, d'être théologien sans un désir réel de vivre avec les autres membres de la communauté. Autrement dit, si le théologien cherche la communauté pour mûrir scientifiquement, la communauté a besoin du théologien pour grandir dans la foi.

La mission du théologien et de la théologienne est d'accompagner l'action des hommes et des femmes dans la construction d'un monde juste et fraternel. Il interprète la Parole de Dieu pour le Peuple de Dieu, afin d'éviter le risque de « sécularisme », d'une réduction des valeurs humaines religieuses. Mais de soi, cette mise en commun des énergies de la communauté favorise une juste conscience de la dignité de l'être humain et de la société, sans que l'athéisme en soit la conséquence.

Le maître du Saulchoir avait toujours dit que son engagement au côté des militants de la J.O.C., alors à ses débuts, avait été compris par lui comme un prolongement de ses travaux de théologien et d'historien du Moyen-Âge. Un peu plus tard et de la même façon Chenu se fera pleinement solidaire de l'expérience des prêtres-ouvriers. J.-P. Manigne a eu les mots justes, quand écrivant à propos de la mort de Chenu, il déclare : « ainsi y a-t-il plusieurs Chenu : le médiéviste, l'observateur et l'accompagnateur chaleureux de la J.O.C. et des prêtres-ouvriers, le sociologue, le théologien du travail, l'historien témoin du dialogue islamo-chrétien... Plusieurs Chenu qui finalement parlent un seul langage, celui d'une foi provoquée

¹¹¹⁵. « Oui, affirme-t-il, j'avais rêvé d'écrire cette théologie de la création, sans une note, d'une manière très limpide. Cela aurait supposé une grande maîtrise d'expression. Sortir du jargon intellectuel, théologique, pour atteindre un public très large » (M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 116).

¹¹¹⁶. Cf. Lc 1,38 : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole ».

et sans cesse reformulée sous le choc de l'histoire. Pour Chenu la théologie est le contraire d'une théorie désincarnée. Elle n'est rien d'autre qu'un prophétisme élucidé »¹¹¹⁷.

7.2. LA MÉTHODE DE L'INTÉGRATION COMMUNAUTAIRE : UNE CHANCE POUR NOTRE TEMPS

Précisons que la méthode de l'intégration communautaire n'est ni seulement déductive ni seulement inductive. Elle ne consiste pas en une simple interprétation des signes des temps. Il s'agit d'un mode de vie. C'est l'engagement du Père Chenu pour les marginalisés de son temps qui a inspiré notre réflexion sur la méthode de l'intégration communautaire. De fait, si le Fils de Dieu a inauguré le Royaume de Dieu sur la terre, c'est que les portes de ce Royaume restent ouvertes à tout être humain. La question est de savoir comment procéder pour que le monde participe au processus du salut.

Il est évident que le Père Chenu appartient à son époque. Aujourd'hui, les valeurs sociales ont fortement changé. On ne parle plus de masses ouvrières, mais de millions de sans-emploi ; on ne parle plus de colonies, mais des pays pauvres. Le marxisme s'est effondré, mais il y a le terrorisme, la question de l'immigration, le sida... Le dogmatisme clérical est en voie de disparition, même si quelques tares subsistent encore par-ci et par-là. De ce fait, l'absolutisation de Marie-Dominique Chenu serait un enterrement de première classe.

L'une des faiblesses de Chenu est d'avoir peut-être voulu virer la barre un peu trop à gauche, laissant l'impression d'un enthousiasme quelque peu exagéré pour les masses ouvrières, alors que le théologien est un homme des frontières. Le théologien est un guetteur. En outre, il y a une forte volonté d'investir dans le relationnel aujourd'hui. L'individu estime qu'il n'a pas d'ordre à recevoir de l'institution religieuse, pas plus que de l'institution politique d'ailleurs. « Le politique comme le religieux vu collectivement font des scores très faibles en termes de valeurs. La primauté va à la famille, aux amis, aux relations dans lesquelles on peut avoir un lien de solidarité et une relation de proximité, une relation courte qui va permettre, dans une société du risque, de reconstruire une petite toile de solidarité »¹¹¹⁸. Le monde religieux devrait en tenir compte.

¹¹¹⁷. J.-P. MANIGNE, *a.c.*, p. 5.

¹¹¹⁸. O. SERVAIS, *Un besoin de service public spirituel. Analyse des comportements religieux*, parue dans *La libre Belgique* (14 décembre 2005), p. 4.

Le Père Chenu faisait de la réflexion sur le travail humain une des clés de sa théologie. C'était sans doute la marque de son époque, une époque où l'on croyait à la valeur de la croissance en soi. Aujourd'hui, sa théologie du travail, bâtie elle aussi contre un discours clérical qui ne savait voir dans le labeur qu'une pénitence, tient mal la route. Si elle est éloquente pour évoquer les tâches collectives destinées à changer et à construire le monde, elle dit peu à celui qui, le sachant ou non, contribue par ses entreprises à détruire les grands équilibres écologiques, à celui qui travaille dans l'informel ou comme indépendant, à l'inverse, dont le travail a toutes les apparences de la gratuité et ne nécessite guère une mobilisation collective. De plus, l'utilisation des technologies de pointe et la découverte de l'Internet viendraient facilement à bout de certaines thèses de sa spiritualité du travail. Le rendement du travail est nettement meilleur aujourd'hui qu'il y a cinquante ans. On voit bien que, par une dialectique du maître et de l'esclave, l'être humain est devenu l'esclave de ses productions. Il ne se mesure plus à ce qu'il est, mais à ce qu'il produit.

Cependant, cette perversion ne doit pas nous détourner, même aujourd'hui, de la conception d'une nature humaine qui trouve sa consistance – et un jour sa perfection dans les béatitudes – dans la vie terrestre. Celle-ci est le lieu de son existence réelle, de son être incarné. La finalité du monde créé par Dieu est d'offrir à l'être humain un lieu de séjour où il soit parfaitement heureux. Cela est d'ailleurs en parfaite cohérence avec le mystère chrétien : Dieu se faisant chair.

Une étude attentive de la Bible met en évidence la différence essentielle entre la religion biblique et les autres religions : celles-ci conçoivent le salut – l'accès à Dieu – d'une façon alternative : ou Dieu ou le monde ; la religion biblique, au contraire, le conçoit d'une façon dialectique : Dieu et le monde, c'est-à-dire : le service fait à Dieu est primordialement un service rendu à l'être humain. Jésus souligne : « qui vous accueille m'accueille, et qui m'accueille accueille Celui qui m'a envoyé... quiconque donnera à boire à l'un de ces petits rien qu'un verre d'eau fraîche, en tant qu'il est un disciple, en vérité je vous le dis, il ne perdra pas sa récompense » (Mt 10,40-42), le « prochain » étant comme l'incarnation de Dieu. Ce service rendu à l'être humain se réalise dans une étroite liaison avec le contexte cosmique où se déroule l'existence humaine. On peut comprendre pourquoi Chenu avait récusé tout dualisme, et tout angélisme. Il se sentait pleinement disciple de saint Thomas d'Aquin.

Il est vrai que la théologie a fort évolué aujourd'hui. Mais son champ d'action reste le monde et son histoire. Lorsque l'être humain retrouvera sa dimension éternelle, le temps n'aura plus de sens, ce sera la fin du temps. Aussi la méthodologie théologique par immersion communautaire que nous préconisons aujourd'hui conserve-t-elle toute sa consistance et sa

crédibilité. Il faut relire la théologie du Père Chenu autrement si l'on veut y trouver tout son sens. On parle couramment du dialogue Église-monde ou de l'œcuménisme. Tel n'était pas le cas il y a cinquante années. Les êtres humains et les institutions passent, mais les problèmes de société demeurent presque les mêmes à travers les générations. Ils peuvent changer en teneur, mais les réalités sont souvent les mêmes. On est témoin de son temps.

Voilà pourquoi, à l'instar de saint Thomas d'Aquin au Moyen-Âge et du Père Chenu au début du 20^{ème} siècle, nous pensons que le théologien de ce temps doit travailler dans le sens de l'émergence d'une Église capable de se laisser évangéliser, à l'écoute des aspirations et des cris du monde, une église ouverte aux interpellations de la Parole de Dieu. Le théologien du vingt-et-unième siècle doit devenir plus pasteur qu'autrefois et s'intégrer davantage dans des communautés et des mouvements d'une Église solidaire de tous les pauvres, ancrée au cœur de l'aventure humaine, une Église qui puise dans la force de l'Esprit de Dieu des ressources nouvelles en réponse aux urgences du temps présent. L'Église ne crée pas un monde de valeurs propres, en offrant aux êtres humains, en vue de leur salut, le refuge de l'extra-territorialité ; mais elle veut se dissoudre dans le monde, tout en évitant de se confondre avec lui, pour lui imprimer du dedans un rythme de salut. Les rapports de l'Église et du monde doivent être soutenus par une théologie du monde.

Écoutons le Père Chenu : « Le fait d'avoir à penser la foi sous l'urgence d'un changement historique – avec tous les risques que cela comporte – donne à la pensée chrétienne une charge de praxis et une force de fécondité : créativité de cette théologie. Ce n'est plus seulement en face des Livres saints que nous place le Christ, comme si seulement en eux nous pourrions engager un dialogue avec Dieu ; il fait de nous des membres de son Corps pour que nos existences préparent le Christ total, révélation achevée au dessein de Dieu. C'est tout autre chose qu'un 'bricolage' d'une vérité emmagasinée dans un immobile credo »¹¹¹⁹.

Cette étude a consisté en l'exigence d'un changement des stratégies apostoliques. Il ne s'agit pas d'une habileté tactique et laxiste pour rencontrer un monde sécularisé. Le Père Chenu se préoccupait avant tout de la dignité des ouvriers français qui, selon lui, étaient des terres fertiles pour le marxisme et la laïcité. Contrairement au Père Chenu, nous pensons élargir la méthode de l'intégration communautaire à tous les domaines de la vie du peuple de Dieu. Notre méthode n'est pas restrictive. Elle est inclusive et elle ouvre les portes du salut à tout être humain, mais en même temps elle l'invite à franchir la porte du Royaume pour accomplir l'œuvre de la rédemption inaugurée par le Christ.

¹¹¹⁹. M.-D. CHENU, *La théologie en procès*, 1976, p. 695.

Il est probable que les nouveaux chrétiens ou croyants de notre temps ne définissent plus leur action comme un envoi au monde à partir de l'Église chargée de transmettre le « dépôt révélé » et d'enseigner une « doctrine sociale » définie en haut lieu ; ils se savent d'abord au monde et à partir de là cherchent à croire en Jésus-Christ et à confronter si possible leur foi en Église. Le monde est pour eux le lieu de la Parole¹¹²⁰. L'historicisation de la foi et de l'Église reste l'un des acquis de la théologie de Marie-Dominique Chenu.

La méthode de l'intégration communautaire vise la libération intégrale des peuples à partir de l'Évangile. Cependant, le théologien dominicain a semblé – par stratégie peut-être ? – ne pas tenir compte du fait que le monde n'est pas la demeure définitive des hommes. C'est cette lacune que notre étude entend corriger. Au-delà d'un certain militantisme qui semble caractériser les théologies de la libération, la méthode de l'intégration communautaire dépasse l'aspect trop humaniste du combat pour la libération et ouvre des perspectives pour la vie future. Nous pensons que le théologien doit s'intégrer dans une communauté des hommes et des femmes bien précise, non seulement pour une libération terrestre des pauvres, des opprimés, mais aussi et surtout en vue de leur indiquer la porte du Royaume de Dieu. Le théologien est au service de la bonne Nouvelle du Royaume de Dieu qui vient transfigurer nos vies¹¹²¹. C'est tout l'apport de ce travail.

Nous pensons que la fuite du monde, l'exclusion, est toujours un échec : « ceux que tu m'as donnés je n'en ai pas perdu un seul » (Jn 18,9 ; cf. Lc 15,4), dit Jésus. La théologie d'aujourd'hui et de demain devra se faire théologie du dialogue avec les hommes et les femmes qui pensent ne pas pouvoir croire. Il lui faudra donc réfléchir à fond, avec une sincérité radicale, sur ce qu'elle pense et veut dire quand elle parle de Dieu et du Christ. Que veut dire la théologie quand elle parle de Dieu et du Christ ? C'est ce que, aujourd'hui, nous entendons de toute part, en manière de procès de la théologie, tout comme nous entendons à la base cette question : « qu'est-ce qu'être chrétien, aujourd'hui ? ». Précisément, ce procès qui est, aujourd'hui, intenté à la théologie est basé sur un reproche essentiel : c'est qu'elle ne parle pas de Dieu¹¹²². C'est un reproche qui est adressé d'ailleurs à l'Église entière.

¹¹²⁰. *Ibidem*, p. 695-696.

¹¹²¹. Cf. Ep. 3, 20 : « Pour nous, notre cité se trouve dans les cieux, d'où nous attendons ardemment, comme sauveur, le Seigneur Jésus-Christ ».

¹¹²². Cf. IDEM, *L'Église ne crée pas un monde de valeurs propres*, 1965, p. 14. Adapter la Parole de Dieu, c'est l'édulcorer. On peut adapter la lettre – c'est même une nécessité –, mais l'esprit de l'Évangile doit rester intact.

Faire théologie est un choix difficile. Mais nous invitons le théologien à choisir le camp de Dieu et de son Fils, Jésus-Christ¹¹²³, c'est-à-dire le camp de ceux qui peinent – spirituellement et matériellement – et qui luttent ensemble pour une vie meilleure. Il nous semble que l'option pour les pauvres est le meilleur choix pour le théologien. Nous pensons que la théologie par immersion devient opérationnelle dès lors que le théologien s'engage à vivre dans son temps, aux côtés des pauvres qui se battent pour la vie. « On ne peut pas s'empêcher d'être théologien ! On en est un bon ou un mauvais, écrit Y. Le Gal. Aussi la subjectivité du 'théologien' joue-t-elle un grand rôle – ce qui, au temps de la théologie scientifique, paraissait sans doute moins le cas »¹¹²⁴.

Nonobstant l'optimisme qu'affiche la méthode de l'intégration communautaire, nous sommes conscient du fait qu'elle est une œuvre humaine, c'est-à-dire qu'elle est relative et reste fragile. Aussi nécessite-t-elle une grande prudence. En voulant s'inspirer du modèle marxiste pour faire aussi bien que les marxistes, le Père Chenu a fini par travailler avec eux. La logique de l'action militante a fini par transformer le conquérant Chenu en compagnon de route des marxistes¹¹²⁵.

L'intégration dans le milieu des drogués ou des prostituées, par exemple, reste un ministère à la fois périlleux et délicat. Quand on s'intègre, en effet, dans une communauté, on court le risque d'imiter, de se laisser entraîner par les habitudes, bonnes ou mauvaises, de cette communauté. C'est ce que nous pouvons appeler une réciprocité négative. Il est clair que les dérives de la théologie qui doit se faire à partir de la base pourraient se retrouver à ce niveau. La méthode de l'intégration n'est pas aussi aisée qu'elle ne peut apparaître.

Autrement dit, quelqu'un peut être tellement passionné par la découverte du monde et de ses richesses qu'il aurait tendance à oublier le rôle spécifique qu'on a à jouer dans ce monde. Il y a une dépoliarisation qui peut aboutir aux pires excès, c'est-à-dire à un horizontalisme où l'engagement dans le monde suffit, sans aucune référence au Dieu transcendant. Mais, il faut bien voir, par ailleurs, que Dieu ne peut être atteint qu'à travers le Christ-homme,

¹¹²³. « J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple... J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses. Je suis descendu pour les délivrer... » (Ex 3, 7-8) ; « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres » (Lc 7,22).

¹¹²⁴. Y. LE GAL, *Question(s) à la théologie chrétienne*, Paris, Cerf, 1975, p. 53.

¹¹²⁵. Le Père Chenu ne cachait pas sa collaboration avec certains milieux marxistes, telle que *La Quinzaine* (cf. M.-D. CHENU, *Un théologien en liberté*, 1975, p. 162-172 ; cf. aussi Y. TRANVOUEZ, *Catholiques et communistes. La crise du progressisme chrétien (1950-1955)*, Paris, Cerf, p. 150-199).

et que c'est par l'être humain, et donc par une anthropologie, qu'une théologie est possible. Il s'agit là pour nous d'un acquis théologique considérable.

On peut résumer la méthode théologique de l'intégration communautaire dans les affirmations de saint Paul : « Je me suis fait Juif avec les Juifs, afin de gagner les Juifs, sujet de la Loi avec les sujets de la Loi – moi qui ne suis pas sujet de la Loi – afin de gagner les sujets de la Loi. Je me suis fait un sans-loi avec les sans-loi – moi qui ne suis pas sans une loi de Dieu, étant sous la loi du Christ – afin de gagner les sans-loi. Je me suis fait faible avec les faibles, afin de gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous afin d'en sauver à tout prix quelques-uns. Et tout cela, je le fais à cause de l'Évangile, afin d'en avoir ma part » (1 Co 9, 20-23).

En effet, avec la méthode théologique de l'intégration communautaire, le théologien s'intègre dans la communauté en vue de gagner les « pauvres », c'est-à-dire ceux qui ne croient pas encore au Christ, par la force de l'Évangile. Le théologien travaille de sorte que l'Évangile occupe une place prépondérante dans la communauté. Il s'agit donc, dans le cas de la théologie par immersion, de la réciprocité positive. Le Christ a vécu la condition d'homme en toute chose, excepté le péché¹¹²⁶. Comme le Christ, le théologien s'incarne dans le monde, à cause de son obéissance à l'Évangile. Il s'y intègre en vue de combattre le vieil homme et d'éveiller une renaissance à la vie chrétienne.

Jésus vivant dans la communion des chrétiens, c'est Dieu qui vit désormais en plein cœur de l'humanité. C'est là le grand dessein de Dieu : faire de chaque homme, de chaque femme, de chaque enfant sa demeure ; car c'est toute la vie des hommes que Dieu est venu épouser pour nous transformer et nous diviniser. L'incarnation de Dieu dans le monde n'est pas terminée, et c'est aux chrétiens de la poursuivre, là où ils habitent, là où ils travaillent.

Comme le Christ, là-bas, en Palestine, les chrétiens d'aujourd'hui doivent être des signes vivants de la présence de Dieu en plein cœur du monde, des signes de sa tendresse, de son amour et de sa miséricorde. Le vrai Dieu auquel ils croient, grâce à Jésus, ce n'est pas un Dieu enfermé dans une église ou dans une chapelle, c'est le Dieu de Jésus Christ qui veut habiter par son Esprit dans toutes les réalités humaines, dans toutes les relations humaines, dans tous nos problèmes humains.

¹¹²⁶. Cf. Prière eucharistique IV.

7.3. POUR UNE THÉOLOGIE AFRICAINE DE L'INTÉGRATION COMMUNAUTAIRE

Qu'il nous soit permis de rappeler que le théologien est avant tout un témoin de la Parole de Dieu en action dans le monde : « je ne te prie pas de les enlever du monde, mais de les garder du Mauvais. Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Sanctifie-les dans la vérité : ta parole est vérité. Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde » (Jn 17, 15-18), ainsi priait Jésus.

Aiguillonné par le modèle théologique du Père Chenu, on doit donc élaborer aujourd'hui une théologie africaine de l'intégration communautaire en Afrique, si l'on veut épargner aux Églises locales et à la théologie africaine le procès contemporain, selon lequel la religion empêche l'homme d'assumer totalement la responsabilité de sa propre évolution humaine et de la construction du monde.

Il nous semble que la théologie a eu du mal à se définir au début du siècle passé, soit, parce qu'elle voulait s'envoler trop dans les airs et y restait avec un « Dieu » qui n'existe pas, soit, parce qu'elle s'imprégnait trop des questions sociales au point qu'elle oubliait la présence de Dieu dans le monde. Le mérite du Père Chenu, c'est d'avoir réussi à réconcilier les deux tendances. La théologie africaine ne peut donc en aucun cas se définir en elle-même, par elle-même et pour elle-même. Elle n'est non pas libre spéculation. Elle doit accompagner les communautés africaines dans leurs luttes pour la construction du continent et cesser d'être un pur savoir des salons matelassés.

Car malgré les apparences, l'Église africaine ne va pas bien aujourd'hui, elle est confrontée à la crise de ce temps. Nos contemporains peuvent avoir raison de se montrer intransigeants vis-à-vis de l'institution ecclésiale et de la théologie africaine, en regard des atrocités et des violences qui persistent sur le terrain. Il est temps que les théologiens africains élaborent, à partir des problèmes réels des peuples africains, un discours théologique capable de remettre les peuples africains au travail et d'inciter la réconciliation et le dialogue inter-communautaire entre les ethnies et les tribus continuellement en conflit. Il nous semble qu'en théologie, tout débat de type ethnique ou identitaire est à rejeter.

Aujourd'hui, nous pensons que l'intégration communautaire est l'élément essentiel du développement du continent africain. L'Afrique est un vaste chantier à construire. Nous pensons que c'est ensemble que les peuples d'Afrique pourront gagner la guerre contre le sida, les guerres fratricides, l'émigration, la famine...

L'Afrique a été mise sous cloche très longtemps. Aujourd'hui, la cloche, la bulle en verre a éclaté. Notre optimisme se trouve soumis, comme il est normal, à l'épreuve, aux épreuves de l'expérience et de la mise en œuvre : un christianisme sociologique désaffecté et disloqué par les mutations radicales d'un monde sécularisé, mais un réveil de l'Évangile à la faveur même de ces mutations.

7.4. QUELQUES OBSERVATIONS ET REQUÊTES POUR LA THÉOLOGIE DE NOTRE TEMPS

La première porte sur l'exigence d'une *convivance* – pour reprendre un mot technique de Chenu – du théologien, jusque dans l'aspect le plus technique de son travail, avec la communauté du peuple de Dieu. À la limite, il n'y a pas de théologien de métier, même si, pour être un savoir, la théologie s'articule dans des énoncés conceptuels et systématiques. Une fois de plus, sur ce terrain particulier, il faut redire que le peuple de Dieu organisé en communauté hiérarchique, est le sujet de la Parole de Dieu. C'est à l'intérieur de cette communauté ecclésiale que s'élabore la théologie. La vie de l'Église est le lieu privilégié de la réflexion sur la foi jusqu'en sa recherche la plus questionnante. Cela à tous les niveaux, depuis les communautés ecclésiales vivantes de base, jusqu'aux grands ensembles de l'Église.

De ce fait, la théologie n'est pas une idéologie, en superstructure de l'Évangile, elle est incarnée dans la réalité historique, et sa spéculation la plus rigoureuse est innervée par la foi en l'économie du salut. Elle ne peut se détacher du *témoignage*, du message de la prophétie des temps nouveaux, au moment même où elle s'équipe déjà en moyens culturels qui rendent le message intelligible à cette heure de l'histoire. C'est là que se résout, ou du moins trouve son champ, le problème redoutable de l'articulation de la foi et de la culture. La foi élabore l'intelligence théologique de son donné, à la faveur et par le moyen de la culture et des sciences humaines, qui en sont le tissu. C'est la raison profonde pour laquelle les réalités terrestres que captent ces sciences humaines sont, dans leur autonomie même, objet de savoir théologique.

Chenu était un grand théologien, parce qu'il était aussi historien et sociologue. Néanmoins, bien que recommandées pour son métier, les sciences humaines doivent être considérées avec lucidité par le théologien dans son dialogue avec elles¹¹²⁷. Le danger est que

¹¹²⁷. Le danger des sciences humaines est la réduction, que ce soit en histoire, en psychologie, en psychanalyse, en sociologie, en ethnologie ou même en linguistique. Dans certains cas, il faut reconnaître qu'il y a une inconsciente réduction qui finit par dissoudre l'élément kérygmatic, le message, qui est ramené à des causes qui sont

le théologien soit tellement attiré par les sciences humaines, qu'il ne puisse plus arriver à avoir le temps d'atteindre la vision globale du destin de l'humanité sous la lumière de foi, depuis l'Incarnation du Fils de Dieu. Il n'est pas si rare qu'un jeune théologien, prêtre ou laïc, devenu médecin ou agronome, n'ait plus le temps de participer à l'eucharistie, par exemple, ou de prêcher la Parole de Dieu. Le risque est bien réel.

C'est pourquoi, et c'est la deuxième observation, la théologie comporte co-essentiellement la *praxis* – mot que le Père Chenu a emprunté au marxisme. La théologie n'est pas une spéculation avec des applications pratiques relevant de préceptes surimposés. Elle est l'intelligence même de la pratique sociale, depuis le train quotidien de la vie familiale, professionnelle, culturelle, civique, jusqu'aux aspirations massives de la libération des hommes. Par cette articulation de la spéculation et de la pratique, par laquelle saint Thomas avait déjà qualifié la théologie de « sagesse », au grand sens du mot, le Père Chenu avait évacué la forme déductive de la base scolastique qui avait perverti, selon lui, la pensée chrétienne pendant quatre siècles. C'était alors une idéologie, au sens péjoratif du mot, qui procédait à partir de principes éternels et immuables, hors l'expérience et hors l'histoire : elle était condamnée à l'inefficacité.

Enfin, troisième observation : la réflexion théologique n'est pas premièrement la fonction idéologique d'un pouvoir, si légitime et si capital soit-il, tant dans la structure de toute société, qu'en institution fondée par le Christ. La théologie, foi en acte d'intelligence, tire sa force d'elle-même, en acte de foi, et non pas de l'institution. Comme elle naît, se développe, se juge et se critique dans et par la communauté ecclésiale, elle est certes radicalement conditionnée par cette communauté, dont la succession apostolique constitue l'architecture et l'authenticité. Ainsi, la théologie est soumise au magistère, mieux au ministère de la Parole de Dieu. Le magistère n'entre pas dans l'objet de la foi, c'est-à-dire dans sa lumière génératrice¹¹²⁸.

vraies mais seulement à leur niveau épistémologique. Alors le théologien qui refuserait ces causalités, en sous-œuvre, aurait tort et nierait la théologie même. Il faut noter que le dialogue du théologien avec les sciences humaines est assez difficile à mener : il doit leur laisser l'autonomie, ne pas les manipuler, ne pas les récupérer. Et il ne doit pas se laisser fasciner par elles non plus. C'est le danger...

¹¹²⁸. La vérité de la foi s'exprime dans des formules qui sont vraies, mais conditionnées par l'histoire, par la culture du temps. La théologie du purgatoire a eu du succès à un moment donné en Occident. Aujourd'hui le support culturel de l'esprit humain est en modification, et nous pensons que certaines formules dogmatiques anciennes par lesquelles on véhiculait cette théologie ne sont plus adéquates aux nouveautés culturelles de 2006 : elles ne sont pas fausses, mais elles ont besoin d'être complétées. De même, certains concepts empruntés à la métaphysique grecque, telle que « substance », « transsubstantiation », ne sont guère intelligibles au commun des chrétiens, comme au commun des hommes du vingt-et-unième siècle.

La théologie doit continuellement rendre intelligible pour la communauté les termes du mystère du salut. Certes, ce travail est délicat. Mais il ne se fera pas à coup de décrets dogmatiques. L'expérience collective du Peuple de Dieu constitué en communauté hiérarchique est le support vrai de cette révision de formules. De sorte que le théologien ne récuse aucunement le magistère, mais il a son propre travail par la foi elle-même. Ce n'est pas l'institution qui confère à la foi la lucidité d'investigation de son objet : elle sera un contrôle nécessaire, du fait que la communauté ecclésiale est hiérarchique à partir de la succession apostolique. Précisons bien : si notre Dieu veut habiter par son Esprit toutes les réalités humaines, ce n'est pas pour leur imposer des règlements ou des interdictions, ni pour les régir et les dominer à la manière des souverains d'ici-bas, mais pour leur proposer sa lumière, pour bâtir un monde plus humain, un monde de justice et de paix.

Cela suppose que nous aimions ce monde et ce temps tels qu'ils sont, et que nous sympathisions avec les recherches et les tâtonnements, avec les progrès et les échecs de notre temps. Jésus s'est lui-même passionné pour le monde de son temps. À plus forte raison nous aujourd'hui, puisque c'est le monde de notre temps qui doit devenir peu à peu son monde à lui, son « Royaume ».

En définitive, les dilutions et les contestations intempestives de ces derniers temps oblitérent cet optimisme, aussi bien en ce qui concerne les institutions que les théologies. Mais c'est aussi la chance qu'ont l'Église et les théologies. C'est une chance pour les théologiens, particulièrement les théologiens africains, parce que nous sommes contraints, fût-ce avec nos maladresses, de décaper un certain enveloppement sociologique des données de foi, que nous solidarisions avec le message propre du Christ.

Il est donc temps que le Peuple de Dieu, et le théologien en premier, apprennent à discerner les signes des temps, ces grands phénomènes qui sont comme la trame secrète du mouvement du monde. Le temps est révolu où les rails devaient être posés d'avance. Ils devront désormais l'être au fur et à mesure que le monde se construit. La bonne théologie, c'est d'abord la manière dont elle s'élabore. C'est ce que cette étude a essayé de démontrer.